

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 38

Artikel: Bains de mer
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255475>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'on attelle aux chars de foin pour les amener en grange. On n'a ainsi plus besoin des chevaux.

Là ne s'arrêtent pas les services de la faucheuse automobile, ou du moins de l'automobile sans la faucheuse. Lorsque la saison des foins ou des moissons est passée, l'automobile sert à transporter toute espèce de charges. Enfin, en fixant une courroie de transmission sur le volant du moteur, on peut mettre en marche : centrifuges, concasseurs, pompes à eau ou à purin, batteuse mécanique, voire une petite dynamo pouvant fournir l'éclairage de la ferme.

L'automobilisme, considéré jusqu'ici comme objet de luxe, deviendra un puissant auxiliaire de l'agriculture. M.

L'éclipse solaire du 30 août.

Si, chez nous, l'éclipse n'a pas été totale comme en Espagne, elle a présenté néanmoins des caractères très intéressants : affaiblissement de la lumière solaire qui paraît



sait jaune sur le sol ; éclat jaunâtre de la verdure, ciel bleu foncé, presque violet : sous les arbres, ombre en forme de croissants.

En certains endroits, le ciel fut serein, mais en beaucoup d'autres, des nuages passèrent devant l'éclipse. Et alors, on put voir parfaitement le croissant solaire, même à l'œil nu.

Nos clichés montrent justement le phénomène dans ces circonstances. Ici, la forma-



tion curieuse des nuages est quasi plus intéressante que l'éclipse elle-même. Cela vous a l'air d'un marbre richement mêlé et nuancé. Si l'on cherche bien, dans l'un des clichés, on trouvera, regardant le nord, le profil très noble et très austère d'un visage de femme. D'ailleurs, si l'on s'ingénie, on en découvrira d'autres : une mègère en bonnet de nuit, une demoiselle ou une nonne assise, etc.

Ces deux photographies ont été prises à Arosa, — 1850 mètres au-dessus de la mer — dans les Grisons, par le peintre Queck, à 2 h. 30 m.

Faire l'éloge de quelqu'un n'est pas en dire du bien.

Même en oubliant on se souvient encore.

Les semaines d'automne.

Choix et préparation des semences.

Olivier de Serres, que l'on peut appeler le père de l'agronomie française, écrivait au seizième siècle, dans son « théâtre d'agriculture et ménage des champs » : « Si tu veux une bonne moisson, fais choix d'une bonne semence, car de bons épis ne peuvent venir que de bonnes graines. »

Le cultivateur qui se contente de semer du grain tel qu'il sort du tarare, aura beau fumer copieusement, travailler sa terre à la perfection, faire ses semaines au bon moment, n'atteindra cependant pas le maximum de produits que tant de soins sembleraient lui permettre.

D'abord, malgré la propreté antérieure de son sol, il aura du blé envahi par les mauvaises herbes, parce qu'on ne se rend pas assez compte de la quantité de graines de celle-ci qui passent au tarare, bien trop incomplet pour préparer de la semence.

Et puis, même après avoir éliminé les graines étrangères, examinez attentivement vos grains de blé, celui-ci est cassé, le germe a disparu, c'est une non-valeur ; celui-là, à moitié écrasé et ayant perdu plus de la moitié de son amidon, ne pourra jamais produire une plante robuste ; cet autre est petit et étique. Bref, dans un blé même absolument propre, les non-valeurs abondent.

Sans doute le blé de semence parfaitement préparé et trié pour n'avoir que de gros grains entiers et sains est plus cher que l'autre, mais, tout compte fait, du blé à 26 fr. le quintal, par exemple, comparé au blé à 20 fr., est beaucoup plus économique parce qu'il est beaucoup plus productif.

Le mieux est donc de préparer ses semences aussi bien que possible, d'abord au tarare, ensuite au trieur, de séparer les mauvaises graines des bonnes, de donner les plus petites de celles-ci au bétail, de vendre les moyennes pour la mouture et de ne conserver que les grosses. Il pourra bien y avoir ainsi un déchet de 25, 30 et même 40 %, mais, à la fin de l'année, lorsque le cultivateur avisé fera son compte de culture, il avouera sans peine que la semence la plus chère est, en somme, la meilleure marché.

Mais ce n'est pas tout encore, ayant une bonne graine de semence, il faut encore la traiter pour la préserver de certaines maladies qui peuvent survenir, de la carie entre autres, et, pour cela, le chaulage ou le sulfatage sont les traitements ordinaires. A dire d'expert, nous recommandons le sulfatage comme plus efficace.

La dissolution de sulfate de cuivre doit être ainsi faite : de 1 kg. à 1 kg. $\frac{1}{2}$ de sulfate par hectolitre d'eau, jamais plus. Le vitriol bleu (sulfate de cuivre) est celui qu'il faudra employer de préférence. Il est de beaucoup supérieur au vitriol vert (sulfate de fer).

On a généralement le tort de mouiller les grains en tas et de pelleteer. Ils ne s'imbibent pas complètement. Le mieux est de faire usage d'un tonneau défoncé du haut et, au moyen d'un panier, de plonger le grain dans la dissolution pendant deux ou trois minutes et ensuite de brasser. Pour l'égouttement, le tas sera de peu de hauteur, et mieux vaut encore l'épandage sur une aire. On saupoudrera de chaux éteinte et, quelques heures après, on pourra semer.

Le pralinage ou enrobage du grain avec des substances diverses (nitrate, superphosphate, etc.) est un procédé peu efficace et parfois dangereux.

Le procédé le plus économique est d'ailleurs le sulfatage car, en donnant même une large part à la main-d'œuvre, il ne revient pas à plus de 25 ou 30 centimes l'hectolitre.

On dit aussi grand bien d'un autre mélange fort simple, qui aurait donné d'excellents résultats, mais nous ne l'avons pas encore personnellement expérimenté et nous savons seulement qu'il est plus coûteux que le sulfatage. Dans tous les cas, le voici : Un bain de 300 grammes de nitrate de soude, 300 grammes de superphosphate riche, 50 grammes de sulfate de cuivre dissout dans 10 litres d'eau. Il y a là de quoi traiter, par aspersion, un hectolitre de graines.

Jean d'ARAULES.

BAINS DE MER

Après avoir ordonné à tort et à travers les bains de mer, la thérapeutique moderne tombe dans une autre exagération en y découvrant une foule de contre-indications.

C'est là deux extrêmes entre lesquels il n'est pas malaisé, nous semble-t-il, d'établir un milieu judicieusement réfléchi.

Nous pensons, quant à nous que les bains de mer, ou du moins que le séjour au bord de la mer, peut être profitable aux températures de toutes sortes, sauf aux enfants atteints de la coqueluche.

Le tout est de choisir la plage qui convient.

Pour les climats, on divise les côtes de France en quatre zones : 1^e De Dunkerque à Brest ; 2^e de Brest au Croisic (St-Nazaire) ; 3^e du Croisic à l'Espagne ; 4^e la Méditerranée.

La première zone n'est recommandable qu'aux températures robustes dont les poumons peuvent recueillir sans fatigue le souffle de la Manche ; la seconde convient aux lymphatiques, et, dans la partie allant du golfe du Morbihan au Croisic, voire à Pornic, aux malades des bronches qui se trouveront généralement bien des saines éfluves des pins. Nous indiquons la troisième zone aux nerveux excités. Enfin, la quatrième zone sera réservée aux personnes très impressionnables au froid.

Les tuberculeux avancés eux-mêmes, que l'on effraye de la perspective d'un séjour à la mer, en retireraient parfois grand profit s'ils prenaient soin d'habiter à deux ou trois kilomètres de la côte, dans une maison abritée des vents du large. Au surplus, cette recommandation est essentielle pour tout le monde, et devrait être observée par les villégiaturistes les mieux portés.

Quant à l'hygiène des bains de mer, voici en quoi elle se résume :

Porter constamment des vêtements de laine légère, et notamment en tissu jersey, à l'instar des marins qui sont payés pour connaître le danger des brusques sautes de vent ; évitant le bain les jours où la mer est calme et le temps frais, le bain agissant surtout par révulsion de la lame, et la réaction de chaleur se produisant mal quand la lame n'a pas fouetté le sang ; ne se baigner jamais à jeun, mais plutôt avant le second déjeuner ou avant le dîner ; ne pas prolonger le bain plus de dix minutes ; renoncer absolument au bain si le frisson persiste après s'être rhabillé ; pratiquer à volonté le bain de pied à la lame qui est un exercice adoré des enfants et très hygiénique par la révolution qu'il produit aux extrémités ; veiller à la diarrhée et aux maux de tête qui viennent le plus souvent l'un et l'autre de l'abus du bain les premiers jours.

Enfin, derniers conseils : imiter autant que possible la vie des habitants du pays où l'on se trouve, l'intelligence hygiénique chez les gens de mer semblant une seconde nature ; fréquenter peu les casinos ; se coucher de bonne heure ; se lever tôt ; courir les rochers à la recherche des coquillages ; multiplier en somme la gymnastique et l'effort musculaire.

Dans ces conditions, le séjour à la mer constitue un facteur incomparable de régénération physiologique et donne à l'individu une véritable provision de santé.

Docteur J.

Nos frères déchus.

Ce sont les bêtes, vous le savez, nos compagnons familiers, ces petits camarades gais et affectueux, je veux parler des chats et des chiens en premier lieu, car ce sont nos fidèles, et ceux qui n'en ont pas ignoré une joie. Autour de soi, sans cesse, le jeune camarade prend nos goûts, presque nos idées, il partage nos sympathies : il repose, il inspire, il amuse, il console. Le chien s'offre comme une société inférieure, il se couche, il rampe, il est timide dans son affection obséquieuse ; le chat bondit sur nous, s'installe en belle place, frotte son poil doux et propre contre le visage de ceux qu'il aime, se pose en égal fièrement. Le chat est de nature plus élevée que le chien. Il n'est pas ingrat ainsi qu'on le raconte, il est indépendant sans banalité et ne se laisse pas approcher par tous. Il ne s'attache pas aux murs comme le dit la légende, il est dépaysable quand cela lui plaît. *Latude*, le matou de Sainte-Pélagie, qui fut le commensal des détenus politiques, dut émigrer au Louvre quand la prison fut démolie, et y vécut fort bien pendant de longues années. Le Louvre contient, d'ailleurs, une armée de ses semblables, et, autrefois, Richelieu y gardait jalousement, dans son bureau particulier, une colonie de minets. Jadis, à Versailles, les félin étaient en grand honneur ; la maréchale de Luxembourg avait une chatte célèbre, nommée Madame Brillant, à laquelle le roi Louis XV ne dédaignait pas d'envoyer quelque friand gibier de chasse. Quand elle mourut, elle fut pleurée en vers et en prose et on ne lui épargna aucun honneur. Elle avait tous les usages de la bonne compagnie, ne mangeait que dans une tasse d'argent ou une assiette de porcelaine ; la présence d'un homme du peuple la faisait miauler étrangement ! Quand sa maîtresse sortait, elle allait l'attendre dans la loge du suisse, de manière à sauter sur elle par la portière dès son retour.

Plus tard, l'infortuné Louis XVI, qui n'avait de chance en rien, trouva moyen de s'aliéner tout un parti politique en tuant d'un coup de marteau la chatte de Mme de Maurepas.

Le chat est propre, élégant, adroit, il retombe toujo rs sur ses pattes souples. Guyot Desherbiers a dit dans un poème qui est consacré aux matous : « Lorsque, par accident, un chat d'un toit glisse, il ne tombe pas, il descend ».

Certains auteurs, Théophile Gauthier, Pierre Lhermite, écrivent entourés de leurs chats ; l'un appelait sa préférée : La reine des toits, et l'autre possède encore : La baronne des gouttières.

Henri V, à Frosdorf, possédait Mirette qui lui joua même de bons tours. Une fois il avait reçu une paire de bas de soie tricotés dévotement par une vieille marquise fidèle. Mirette se mit à aiguiser ses griffes sur l'étoffe crissante et en fit des boucles, et des fronces ; bref, une chose lamentable jusqu'au moment où, énervée elle-même, les griffes embrouillées de fils, elle se mit à lancer des imprécations de chatte. Le roi se retourna, défia avec soin les pattes de sa bête et dit : « Je te pardonne en vertu du service que me rendit ta mère ». Or, ce service, le voici en deux mots : Tout enfant, le petit duc de Bordeaux s'était échappé vers les caves pour y découvrir une nichée, sans prendre garde aux portes qui se fermaient derrière lui. Arrivé tout au fond, il trouva une jolie famille de couleur variée dans un nid moelleux. Seulement, il fallait repartir et l'enfant se heurta à de massifs battants au bas desquels était ménagée une ronde chatte. Passer par là était impossible ; le petit s'enroula à force d'appeler, il pleura et finit par avoir une idée lumineuse, une idée de Robinson. Avec des brins de paille, il fit à la minette un collier auquel il attacha une feuille de son carnet avec ces mots : « Je suis dans la cave », puis il lança la chatte à travers l'ouverture et fut ainsi délivré.

Nous voilà fort loin des usages contemporains, revenons-y vite en quelques lignes. Avoir sa petite bête amie avec soi est chose exquise, l'imposer aux visiteurs est manque de tact. Comme l'enfant, on ne doit la présenter que sur demande et ne pas en prolonger l'admiration attention. Le visiteur n'a souvent qu'une pensée flatteuse pour le propriétaire en caressant un animal, car il est fort rare qu'on ait ceux des autres. L'attachement de bêtes à gens étant une chose réciproque, pas banale et bien vraie, il ne faut pas en ennuyer l'hôte temporaire qui accomplit près de vous un acte d'amitié, réclamant votre exclusive pensée.

René d'ANJOU.

LE SAVOIR VIVRE

La poignée de main.

La poignée de main se généralise de plus en plus entre hommes et femmes. Cependant, un homme qui vient d'être présenté à une femme doit toujours attendre que celle-ci lui tende la main. Un très jeune homme agit de même envers un homme âgé. La poignée de main n'est pas un signe de respect, mais de sympathie plus ou moins banale.

La mode élégante de ces dernières années a fait serrer la main en la tenant presque à la hauteur des yeux et en relevant le coude de manière à former un angle des plus disgracieux. L'ancienne mode à l'américaine consistait au contraire à baisser la main et à la serrer vigoureusement. Ne rien exagérer ; ne lever ni trop ni pas assez la main qui se confie à vous, ne pas l'écraser entre vos doigts, mais éviter de la toucher mollement comme avec l'effroi de lui faire mal, ou un sourd dégoût. Ne pas prendre rien que le bout des doigts, mais éviter d'envelopper l'autre main de la sienne, ce qui est d'une familiarité inconvenante. Surtout, ne pas donner des poignées de mains interminables : une pression brève, franche, sans violence, sans raideur ni précipitation, et cesser aussitôt l'étreinte, mais en n'abandonnant cependant pas la main que lorsqu'on sent le même mouvement de recul que la vôtre.

Certaines personnes prétendent, non sans raison, pouvoir reconnaître le caractère et l'éducation d'un individu, à la façon dont il serre la main.

Se rappeler qu'à une première visite, c'est à la maîtresse de maison de tendre la main. Il n'est pas poli de la part de celle-ci de ne pas serrer la main d'une femme, à moins que celle-ci ne la visite que dans un but d'affaires ; mais elle peut se dispenser de donner la main à un homme avec lequel elle veut rester sur un pied cérémonieux.

Le salut « en visite » consiste en une inclination pour l'homme comme pour la femme, le visiteur entrant son chapeau à la main.

A moins que l'on ne soit intime, il n'est pas bien élevé de la part d'un homme de serrer la main d'une femme s'il n'est pas ganté.

Mme Camille PERT.

RECETTES ET CONSEILS

Comment reconnaître l'or du cuivre.

Est-ce de l'or ? Est-ce du cuivre ? Telle est la question que l'on se pose en achetant un bijou. Il y a bien les poingons pour montrer l'authenticité ; mais il faut s'y connaître : il en existe aussi sur le double. Ils peuvent être usés ; des simulacres de poingons peuvent exister sur le cuivre ; que faire pour ne pas s'y tromper ?

Le poids de l'or est bien le double de celui du cuivre, mais comment s'en rendre compte ? Il faudrait le même objet comme terme de comparaison.

Il n'y a qu'un moyen dont l'extrême simplicité est à la portée de tout le monde, le voici : Taillez une allumette en pointe, du côté non soufré, trempez-la dans un peu d'acide nitrique et